

Introduction

La philosophie de Platon est indissociable de la figure tutélaire de Socrate (469-399) qui est dans la présentation qui est faite de lui – et particulièrement dans les dialogues de Platon – le philosophe par excellence. Aucun homme ne peut être plus philosophe que Socrate et philosopher doit correspondre pour Platon à la détermination d'un genre de vie. Platon est né en 427-428 av. J.-C., à peu près à la période de la mort de Périclès et il appartient à une famille de la haute noblesse. On en reste à des conjectures sur certains points de sa formation et de ses influences ; si on ne sait pas en outre à quelle date il rencontre Socrate et qu'il en devient le disciple, il est probable tout de même que c'est assez jeune, à vingt ans au moins, si ce n'est plus tôt. Cette époque est celle aussi de bouleversements qui se préparent à Athènes, avec la montée en puissance de nouveaux éducateurs, les sophistes, qui proposent un modèle culturel se substituant à la tradition dont Homère est le représentant. Les changements concernent aussi une crise du système démocratique athénien qui sombrera notamment dans la « Tyrannie des Trente » en 404, un gouvernement qui met fin à la démocratie athénienne et qui impose un régime de terreur.

Nous disposons d'un écrit autobiographique de Platon en la *Lettre VII*. Elle donne l'essentiel de ce que nous savons de Platon, avec les *Vies et doctrines des philosophes illustres* de Diogène Laërce.

1. Socrate et Platon : le genre de vie du philosophe et la formation socratique de Platon

De Socrate, on ne sait que ce que Platon et ses contemporains en ont dit, puisqu'il n'a rien écrit; la philosophie socratique se confond donc avec les premières œuvres de Platon. Ainsi ces œuvres sont-elles des dialogues dans lesquels Socrate met en œuvre un questionnement sur la morale, avec des interlocuteurs, des sophistes souvent, dont les opinions doivent être interrogées. Socrate en montre en effet l'insuffisance et on a qualifié sa méthode de réfutative puisqu'elle consiste à renverser les positions qui semblaient acquises aux interlocuteurs. Platon a appris auprès de Socrate l'importance de la question de la morale, qui occupe toute cette période; à chaque dialogue correspond un moment de la réflexion sur cette question. Il s'agit quand on parle de vertu, de l'excellence d'un homme, de ce qui fait que c'est un homme bon, tant relativement aux autres hommes – au niveau éthique –, que relativement à la cité – du point de vue politique. Les sophistes ont finalement théorisé les valeurs de la démocratie et ont, selon Socrate, relativisé la vertu. Platon place au cœur de ses premières œuvres une défense et une redéfinition de la vertu, entendue comme un idéal. Peut-on pour autant parler d'un absolu qui pourrait garantir une objectivité aux questions de morale et de politique,

que les sophistes ont réduites à des enjeux de pouvoir et de persuasion ? Ce n'est pas certain, et Platon montre très clairement les limites du recours à cet idéal. On ne peut pourtant pas réduire la méthode de Socrate à la réfutation, sans quoi on ne comprendrait pas ce qui différencie Socrate des sophistes.

Socrate procède certes bien en « mettant dans l'embarras » ses interlocuteurs qui sont rendus incapables de parler, paralysés comme par une *torpille marine* (une raie qui est capable de produire une décharge électrique qui paralyse un homme adulte : *Ménon*, 80a). Mais Socrate précise qu'en mettant dans l'embarras, il se met lui-même dans l'embarras et c'est à cette seule condition qu'il accepte la comparaison (80c). C'est ce point décisif qui distingue Socrate des sophistes. On parle alors d'« ironie socratique » : s'il dit le contraire de ce qu'il pense, cela ne veut pas dire qu'il connaît la réponse à la question qu'il pose et qu'il la tait. L'ironie consiste seulement à feindre que l'interlocuteur connaît la réponse. Ainsi faut-il distinguer d'un premier sens de l'ignorance qui est local (je ne suis pas flûtiste ; je ne *sais* donc pas jouer de la flûte), une autre ignorance qui est un croire-savoir, une opinion qui se fait passer pour du savoir, qui s'avère donc être une illusion. Et Socrate est ignorant d'une autre façon encore : il reconnaît qu'il ne sait pas ; cette candeur est le sens critique qui inaugure la philosophie.

Philosopher pour Platon c'est donc à la suite de l'enseignement de Socrate, opérer une critique des faux-savoirs, des énoncés qui se donnent pour évidents. Socrate critique les thèses des sophistes, qui ne vaudraient que parce qu'elles emportent l'adhésion. Philosopher consiste non pas à chercher à avoir

raison mais à être dans le vrai. Platon détermine ainsi la philosophie comme un genre de discours qui prend ses distances par rapport aux autres genres de discours qui sont dominants.

Le genre de vie de Platon devrait idéalement correspondre à ce que sa philosophie prescrivait ; c'est l'existence de Socrate qui est cette correspondance. Sur celle de Platon, on sait peu de chose et certains témoignages dénoncent son orgueil, ses inimitiés et même ses mœurs. Ce n'est d'ailleurs pas tellement le problème : la question est davantage de montrer ce à quoi doit ressembler une vie d'homme, ce que veut dire une vie qui vaudrait vraiment la peine d'être vécue ou encore ce qui vaut la peine de risquer sa vie. Sur ce point, c'est encore Socrate qui fournit un modèle pour Platon et pour la philosophie. Dans la cité où on est le plus libre de parler (*Gorgias*, 461e), Socrate a été condamné à mort, il n'a pas souhaité s'échapper et il a continué à accepter l'autorité de la loi athénienne. C'est encore le sens de la philosophie qui est en jeu : philosopher, c'est reconnaître ce qu'est vraiment la vie et que la mort elle-même n'épuise pas le sens de cette vie que la ciguë peut enlever. Le *Phédon* est le temps d'un dialogue qui sépare le moment où Socrate boit le poison, et sa mort. Il faut ici rappeler que Socrate a été condamné à mort, accusé de ne pas croire aux dieux de la cité, d'introduire de nouvelles divinités et de corrompre la jeunesse. Les principaux chefs d'accusation étaient implicites et d'ordre politique. Le *Phédon* est, toutefois, le dialogue où il rit le plus, celui où, parlant de la mort, il n'aura jamais autant parlé de la vie.

Socrate meurt en 399 et Platon a déjà écrit quelques-uns de ses premiers dialogues ; dans le *Phédon*, Platon dit ne pas avoir assisté à la mort de son maître. En tout état de cause, la mort de Socrate devient un argument philosophique dans l'œuvre : le philosophe est celui qui a payé de sa vie la pensée qu'il a développée. Le *Gorgias* montre ainsi parfaitement cette articulation entre la réflexion touchant la morale et ses conséquences politiques. Le tyran est celui qui n'a aucune limite puisqu'il a tout pouvoir. Or il est en même temps celui qui, maître de tous, n'est pas vraiment maître de lui-même puisque ce sont en fait ses désirs qui le possèdent et non pas sa raison. En ce sens le tyran n'a finalement aucune liberté. Le besoin de la raison et du savoir est donc éminent du point de vue de la vertu et du point de vue du pouvoir. Le *Gorgias* précise ces deux points de vue avec un mythe final montrant que c'est le jugement final des âmes qui est en jeu. Philosophier est en fait une question de vie ou de mort.

2. Platon et l'Académie : les « Fondateurs de cités » (cf. *République* II, 379a)

L'exercice de la philosophie dans l'existence de Platon est indissociable des ambitions politiques qu'il a eues. Platon est un aristocrate et il aurait été naturellement promis à une carrière politique ; cela aurait pu être l'occasion de mettre en pratique les implications politiques de la philosophie qu'il propose à la suite de Socrate. Mais après la « Tyrannie des Trente », une fois la démocratie restaurée, il comprend qu'une

refondation de la cité ne peut se faire à Athènes et il envisage ce projet politique en Sicile, dans l'entourage de Denys le jeune et de Dion.

La première expédition de Platon est bien malheureuse : il entreprend un premier voyage en Sicile en 388-387. Sous le pouvoir de Denys qui a mis sous sa coupe tout ce qu'on appelle la grande Grèce (l'Italie du sud et la Sicile), la présence du philosophe est importune, malgré l'amitié liée avec Dion, un fidèle exécutant de Denys. Platon embarque sur un navire qui devait le ramener à Athènes mais qui fait une escale imprévue sur l'île d'Égine, en guerre contre Athènes. Le sort réservé à l'athénien est alors la mort ou l'esclavage. Finalement, Platon est racheté par un riche Cyrénaïque, qui le reconnaît et le libère. On retiendra de cette première expérience de Platon en Sicile que le tyran Denys de Syracuse a tout de celui que Platon dépeint dans certains passages du *Gorgias* et de la *République*.

C'est à cette période (390-385) que s'élaborent les dialogues dont on considère qu'ils mettent en chantier une philosophie platonicienne qui prolonge l'enseignement socratique au-delà des questions seulement éthiques comme on le remarque dans le *Gorgias*, le *Ménon* ou encore le *Lysis* par exemple. À la fin de cette première expérience sicilienne, en 387, Platon fonde l'Académie, qui constitue une école de philosophie à part entière, parce qu'elle a un statut juridique, un règlement intérieur, un budget de dépenses et de recettes, etc. c'est donc une véritable institution où seront formés de nombreux jeunes gens. C'est à cette période que Platon écrit la *République* : l'une des œuvres les plus longues de Platon, c'est aussi le premier

dialogue qui est vraiment consacré de manière centrale à la question politique. À partir de la question de la justice et des conditions de sa réalisation dans la cité, c'est la constitution même de la cité idéale qui est proposée (la constitution est la « *politeia* » en grec et c'est le titre de ce que nous avons traduit par « la République »). Les problèmes posés par la question de la vertu – pour la période disons socratique des premiers dialogues de Platon — puis la formulation plus explicite des implications métaphysiques de ces premiers dialogues, aboutissent à une réponse qui consistait à réduire le problème politique à la simple prise du pouvoir. La philosophie montre que cette façon de considérer la cité est réductrice et qu'il est surtout nécessaire d'exiger que la justice ait une portée qui soit universelle. La cité ne saurait dès lors accéder à l'excellence, si le gouvernant n'est pas un homme savant, un « philosophe », le « philosophe-roi ».

En Sicile, à la mort de Denys, son fils Denys le Jeune se fait convaincre par Dion, devenu non seulement ami mais disciple de Platon, de rappeler ce dernier à Syracuse. C'est l'occasion d'envisager de réaliser les principes politiques qu'il a élaborés :

« Si jamais on devait entreprendre de réaliser mes conceptions relatives aux lois et au régime politique, le moment était venu d'essayer de le faire »

Lettre VII, 328c, trad. Robin.

Denys le jeune se méfie de Dion et Platon est mal vu lui aussi par l'entourage du souverain. Une fois Dion chassé, Platon est presque contraint de rester ; il comprend que son influence sera insuffisante et le philosophe parvient à obtenir de quitter la Sicile.

Avant de regagner Athènes, Platon s'arrête à Olympie où il retrouve Dion. Ils montent un plan d'action pour prendre le pouvoir en Sicile. Les jeunes gens de l'Académie de Platon vont fournir un état-major ; ce n'est qu'une faible troupe qui prend quand même la mer en 357. La prise de pouvoir de Dion est un échec : il est vraisemblable que ce dernier ait finalement mis en place à son tour une tyrannie. Il est assassiné en 354 et Platon conseille aux amis de Dion de renoncer à fonder une cité meilleure si c'est en recourant à des massacres.

La tentation politique de Platon a donc été clairement mise en échec et ses ambitions en accord avec l'idéal d'une cité parfaitement juste ont été flouées. De retour à Athènes, Platon consacre ses dernières années à la rédaction de ce qu'on est certain d'identifier comme son dernier texte, *Les Lois*. Cet ultime dialogue prend la mesure des amendements que Platon a dû apporter à sa philosophie politique, et complète ainsi le *Politique* qui envisage l'hypothèse que ce ne soit pas un philosophe qui gouverne. Dans ce cas en effet, les lois peuvent être une solution politique convenable. On a vu dans les *Lois* le texte du philosophe vieillissant, à la portée spéculative émoussée. C'est aussi un renouvellement profond de ce versant de la philosophie de Platon. Et pourtant, les *Lois* se terminent aussi, tandis que la tradition raconte Platon est mort en écrivant les dernières lignes du dernier livre des *Lois*, sur l'ultime reformulation du problème de la vertu, celui-là même qui occupait les premiers dialogues. La désillusion de Platon n'a donc pas entamé l'unité du questionnement qui anime l'œuvre.